

**Zeitschrift:** Schweizer Münzblätter = Gazette numismatique suisse = Gazzetta numismatica svizzera

**Band:** 50-52 (2000-2002)

**Heft:** 202

**Buchbesprechung:** Besprechungen

**Autor:** [s.n.]

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 20.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*F. de Callatay*, L'histoire des guerres mithridatiques vue par les monnaies, Louvain-la-Neuve, 1997, Numismatica Lovaniensia 18, 486 p. + 54 pl.

Dans cette étude magistrale, F. de Callatay propose une histoire revisitée des guerres menées par Mithridate VI Eupator, roi du Pont (env. 120–63 av. J.-C.), contre les Romains, à la lumière des sources numismatiques.

A cet effet, l'auteur examine, dans une première partie (p. 1–234), les principaux monnayages d'argent ou d'or frappés à cette époque, à commencer bien entendu par celui de Mithridate lui-même (statères, tétradrachmes et drachmes). Y sont ensuite traités les tétradrachmes des derniers rois de Bithynie, les derniers tétradrachmes aux types d'Alexandre émis à Odessos et Mésembria, les derniers tétradrachmes aux types de Lysimaque frappés à Byzance, les derniers statères aux types de Lysimaque émis à Istros, Callatis, Tomis et Byzance, les derniers tétradrachmes d'Alexandrie en Troade, les derniers cistophores d'Ephèse, les monnaies de style pontique d'Ariarathe IX de Cappadoce, ainsi que les tétradrachmes de Tigrane le Grand d'Arménie.

Pour chacun de ces monnayages, une étude de coins est proposée, suivie d'une analyse abordant des questions d'interprétation, de datation, de métrologie, etc., ainsi que d'un essai de quantification du nombre originel de coins d'avers. La base documentaire de cette première partie repose essentiellement sur le matériel paru dans les catalogues de vente (dans lesquels les monnaies étudiées ici abondent), complété par les fonds de certaines grandes collections. Le but de l'auteur n'était en effet pas de présenter un corpus exhaustif (le catalogue est d'ailleurs dépourvu d'une numérotation, mis à part celle des coins, ce qui soit dit en passant ne facilite pas la consultation des planches), mais de réunir un matériel assez représentatif pour en tirer des conclusions valables. Seul le monnayage de Mithridate a fait l'objet d'un traitement plus complet.

En plus des presque 3000 monnaies recensées dans le catalogue, l'auteur a réuni une documentation abondante portant sur une bonne vingtaine de monnayages contemporains, mais moins directement révélateurs pour le propos de la présente étude et de ce

fait seulement exploités dans la deuxième partie de l'ouvrage. Le nombre total de monnaies fichées se monte ainsi à environ 12 000(!).

La deuxième partie (p. 235–415) est entièrement consacrée à un «essai de synthèse historique», dont les six premiers chapitres retracent, de manière détaillée, le déroulement des événements, au vu des connaissances les plus récentes et en exploitant au mieux, à chaque fois que cela était possible, le témoignage des sources numismatiques. Quant au 7<sup>e</sup> et dernier chapitre, il examine la problématique plus générale de la finalité des monnayages examinés ici.

Suivent enfin, après la conclusion, une ample bibliographie (p. 421–446), une liste des trésors monétaires (p. 447–450), des index (p. 451–480) ainsi que des cartes (p. 481–485), auxquelles le lecteur moins familiarisé avec les événements examinés ici aurait aimé voir ajouter celles des guerres mithridatiques.

Les quelques 54 planches illustrent non la totalité, mais du moins la majorité des coins décrits dans le catalogue. En outre, y sont reproduits de nombreux exemplaires des monnayages qui, sans avoir fait l'objet d'une étude systématique, ne sont abordés qu'à titre accessoire au cours de cette étude. Notre seul regret est l'absence d'une table des illustrations: il s'est en effet parfois avéré ardu (surtout pour les planches 48 à 54) de retrouver tous les passages du texte où ces monnaies, désignées seulement par des lettres, sont tirées à contribution.

Si les apports de l'auteur à la connaissance des différents monnayages frappés à l'époque de Mithridate sont indéniables, l'intérêt principal de cet ouvrage nous paraît pourtant être la discussion relative à leur finalité.

Dans la mesure où plusieurs de ces monnayages sont datés à l'année près (Bithynie, Cappadoce) ou même au mois près (Pont), l'auteur a pu, dans un premier temps, mener une étude extrêmement précise du rythme de la production monétaire à la lumière des événements historiques. Il constate ainsi une corrélation évidente, mais à des degrés divers, entre frappe monétaire et faits militaires, le rapport étant par exemple moins probant pour la Bithynie, alors qu'il est éclatant pour le Pont ou la Cappadoce. D'autre part, tous les événements guerriers n'ont pas été accompagnés d'émissions monétaires importantes,

c'est le cas notamment de la deuxième guerre mithridatique. Dans un second temps, l'auteur s'est livré à une estimation, un peu théorique certes, mais en l'occurrence c'est la démonstration qui compte et non l'exactitude des chiffres avancés, d'une part du nombre de monnaies frappées, d'autre part de la solde nécessaire au paiement des troupes engagées dans les conflits. Or, même en admettant des chiffres exagérément élevés (quantité de numéraire émis avec une estimation de 40 000 exemplaires frappés par coin d'avers) ou au contraire très bas (importance des forces armées ou de la solde versée), les sommes monnayées sont de toute évidence et de loin insuffisantes pour couvrir l'ensemble des dépenses militaires.

Si le numéraire émis servait donc à rémunérer des troupes, toutes les troupes n'étaient pas rémunérées avec celui-ci. L'auteur interprète cette relation asymétrique par le fait que seuls les mercenaires étaient rétribués en numéraire, les armées nationales étant dans l'obligation de servir leur souverain en raison du lien de vassalité qui les unissait à lui. Cette hypothèse permet en outre d'expliquer l'absence de frappes monétaires notables

lors de certaines opérations militaires, telle que la seconde guerre mithridatique (83–81 av. J.-C.): se retrouvant dans une position d'agressé, le roi n'a en effet pas eu le temps d'entreprendre de longs préparatifs et d'engager des mercenaires pour assurer sa défense. Les émissions frappées par Tigrane d'Arménie se montrent elles aussi éclairantes à cet égard: absentes du début de son règne qui voit pourtant de nombreux combats, elles ne commencent en effet qu'après la prise d'Antioche (83 av. J.-C.) et pourraient de ce fait être mises en liaison avec la récupération du corps de mercenaires jusqu'alors au service des Séleucides.

Reste en définitive le contre-exemple de la Bithynie, qui connaît une production relativement stable et, de plus, importante au cours d'une bonne partie de la période examinée ici, sans lien aucun avec des faits militaires. Comme le relève explicitement F. de Callatay, cet exemple doit de toute évidence nous inciter à la prudence envers des conclusions trop peu nuancées, une réalité valable pour un Etat n'étant pas nécessairement identique à celle d'autres Etats.

Marguerite Spoerri Butcher

*Soheir Bakhoun*, Dieux Egyptiens à Alexandrie sous les Antonins. Recherches numismatiques et historiques. Préface de André Laronde. CNRS Editions, Paris: 1999. 224 pp., 22 tav.

Il libro di Soheir Bakhoun (B. nel seguente), specialista di monetazione alessandrina che ha già dato alle stampe, oltre che parecchi articoli riguardanti aspetti tipologici della serie, anche il primo volume del catalogo della collezione della Biblioteca Nazionale di Parigi<sup>1</sup>, consta di 224 pagine e di XXII tavole. Dopo i ringraziamenti di rito (p. 6) e l'elenco delle abbreviazioni (pp. 7–12) appaiono la prefazione di André Laronde (pp. 13–15) e l'introduzione dell'autrice (pp. 17–21). Segue il primo capitolo (pp. 23–29) in cui la studiosa egiziana, che – va ricordato – ha lavorato nello staff del Museo Greco-Romano di Alessandria, descrive la metodologia usata nell'affrontare il tema proposto e molto brevemente traccia il profilo della zecca della provincia romana d'Egitto, soffermandosi sui metalli impiegati,

sui tipi riprodotti e sulla produzione monetaria in senso quantitativo (con qualche incertezza).

I capitoli dal secondo al nono sono dedicati alle varie divinità sulle quali l'autrice ha soffermato la sua attenzione, cioè a Sérapis, a Isis, ad Harpocrates, a Nilo, a Euthénia, a Canopo, ad Agathodaimon e Uraeus, a Hermanubis. Le pagine da 167 a 172 comprendono le conclusioni. Successivamente si dipana il catalogo delle *monnaies étudiées* fino p. 207, seguito dagli indici e dal glossario. Le tavole si dividono in tre sezioni, la prima dedicata alla frequenza dei temi rappresentati, la seconda alle fotografie «delle monete alessandrine sotto il regno degli Antonini», la terza a quelle delle statue e dei bassorilievi evocati nel testo.

Nell'introduzione (a p. 19) B. sorprende il lettore con un'affermazione che costituirà un *leitmotiv* nel testo, cioè che Traiano farebbe parte degli imperatori antonini; e si pone delle domande (p. 21), cioè: i rovesci monetari riflettono una specificità alessandrina rispetto a Roma? dal loro studio si può desumere l'idea

<sup>1</sup> SNG France 4. Alexandrie 1 (Paris/Zurich 1999), da me recensito in RIN 101, 2000, pp. 324–327.

che i Romani avevano della provincia? in che misura il sentimento religioso espresso è autoctono? Domande cui in parte risponderà nelle conclusioni (pp. 167–169) sostenendo che la numismatica alessandrina è legata alla storia monetaria romana, ma che la tipologia dei rovesci subisce la ripercussione degli avvenimenti locali e della religiosità degli Egiziani.

Nel primo capitolo (pp. 24–25) presenta le divinità che sono oggetto d'analisi: la triade alessandrina, Sérapis-Isis-Harpocrates, «aus-si ancienne que la fondation de la capitale des Ptolémées»; Hermanubis, incluso «puisqu'il est composé d'Hermès et d'Anubis» e che presenta un aspetto sintetico poiché è provvisto sia di sciacallo e di palma (come Anubis), sia di caduceo e chitone (come Hermes), sia di *kálathos*, cioè di *modius* sulla testa, attributo alessandrino. . . Il solo dio egiziano presente sulle monete alessandrine che non viene considerato – dice B. – è Ptah perché è già stato da lei «étudié dans un article»<sup>2</sup>.

Nel trafiletto dedicato alla metodologia (p. 25) B. avverte che i rovesci si presentano con tipi diversi per le medesime divinità; così Sérapis, che compare nel numero più grande di varianti, può essere rappresentato in piedi, nel busto, solo o accompagnato etc., e sottolinea come il periodo studiato sia quello che ha conosciuto la più forte produzione monetaria nei tre secoli di attività dell'*atelier* di Alessandria, affermazione apodittica che non può essere accettata sulla base degli studi quantitativi finora compiuti e che, ad esempio, hanno dimostrato per Traiano (antonino suo malgrado nella concezione della B.) una produzione nettamente inferiore a quella di Nerone, almeno per la moneta di mistura<sup>3</sup>.

Nelle poche pagine dedicate all'«atelier d'Alexandrie» B. rende edotti i lettori sui metalli impiegati, cioè *il billon* (la mistura) e il bronzo, che in realtà metalli non sono ma leghe, e descrive le pezzature del bronzo secondo la vecchia classificazione del Milne<sup>4</sup>, senza tener conto di quella più recente di Christiansen<sup>5</sup> che ha il pregio di trovare un raccordo con le denominazioni nei papiri. Riferisce un *topos* della specialità secondo cui la moneta egiziana non sarebbe uscita dalla provincia, il che, a dire il vero, vale solo per i primi due secoli e avverte della prassi della zecca di Alessandria di marcare con l'anno di

regno dell'imperatore le monete emesse, con esclusione dell'anno nove, in quanto rappresentato da *theta* l'iniziale di *thanatos*, cioè di morte; si dimentica però di aggiungere che in molte circostanze la data è espressa per esteso (*dodekatou*. . . etc.) e specialmente sulle monete di bronzo del periodo che è preso in considerazione nel volume.

Quando si occupa brevemente dei tipi tende a vedere in loro una tematica locale e legata alla storia della provincia, il che, se pur vero in molte circostanze, non può essere generalizzato; come si possono spiegare infatti in un'ottica locale i tipi della «libertà» conati da Galba dopo l'eliminazione di Nerone o quelli di consacrazione di Caro voluti dai figli Carino e Numeriano?

Nei capitoli dal secondo al nono, come si è detto, vengono affrontati i problemi riguardanti l'origine dei vari culti e la loro tipologia monetaria; è questa certamente la sezione (peraltro la più ricca) in cui B. dà miglior sfogo alla sua competenza. I tipi sono illustrati convenientemente, il loro riferimento alla storia egiziana è colto con perspicacia, le note sono dotte ed esaustive.

Di Sérapis, dio alessandrino creato sotto i primi Tolemei, ad esempio si analizzano e discutono tutti i tipi: che variano dal semplice busto con il *kálathos* segno di fertilità, introdotto con Claudio, al dio in trono accompagnato da Cerbero che data da Nerone e che ricorda il «côté chthonien», al dio in piedi collegato con Vespasiano, il quale durante la visita al Serapeum, guarì un paralitico ponendogli un piede sulla mano malata (aneddoto ricordato dal tipo dell'estremità inferiore sopra la testa di Sérapis, non presente però nella serie del primo imperatore flavio); e si continua con il tipo di Sérapis ritto fra le colonne di un tempio distilo (probabilmente la prima rappresentazione del Serapeum) introdotto in epoca traianea e ripreso dal successore Adriano con diverse composizioni fra le quali spicca quella dell'imperatore che si rivolge al dio quasi come per richiederne i poteri. E con quelli di Helios-Sérapis, sincretismo già ellenistico ma giunto sulle monete solo con Domiziano, di Zeus-Sérapis anche di epoca flavia, di Sérapis Ammon e di Sérapis-Pantheos di ispirazione adrianea etc. . . notando fra l'altro che compare con Antonino Pio e in seguito anche il ritratto affacciato del dio, di difficile esecuzione e pertanto rarissimo nella storia

2 DHA 12, 1986, pp. 365–370.

3 A questo proposito si veda E. Christiansen, *The Roman Coins of Alexandria. Quantitative Studies. Nero, Trajan, Septimius Severus* (Aarhus 1987) I, p. 96 e 239.

4 J.G. Milne, *Catalogue of Alexandrian Coins*. Ashmolean Museum (Oxford 1933), p. xvii.

5 Sopra, n. 3, II, pp. 7–10.

della serie (come tutti i ritratti affacciati del resto).

Isis è ricordata per essere la divinità più antica raffigurata sulle monete alessandrine, di origine faraonica, ma per la sua natura plurima adatta al sincretismo dell'epoca greco-romana. Di lei si discutono le varie rappresentazioni, cioè Isis Lactans (creata con Traiano), Isis sola in trono, Isis-Thermoutis, Isis-Demeter... e così via. E si nota che il tipo del busto spazia da Galba fino a Diocleziano e che quello di Isis-Tyche risulta specificamente greco con il corno dell'abbondanza e con il timone che la caratterizzano. E vengono effettuati raffronti con le terracotte e con la statuaria che probabilmente sarebbero stati più completi se B. avesse citato il materiale pubblicato nel catalogo della grande mostra di Milano su Isis del 1997<sup>6</sup>.

Harpokrates, terzo membro della triade isiaca, costituisce la derivazione ellenistica di Horus e si associa sia con Apollo che con Eracle. Il dio fanciullo è soprattutto rappresentato – fa notare B. – con i regni di Traiano e Adriano, che in questo modo avrebbero onorato, tramite lui, una divinità estremamente collegata con l'Ercole del loro paese natale, cioè la Penisola Iberica (il che lascia un pò perplessi per la macchinosità dell'operazione che, se realmente concepita in questo modo, doveva risultare inafferrabile agli utenti delle monete). Il dio si presenta sia sulle monete «normali» in varie forme fra le quali risulta notevole quella che lo vede emergere da un *bouquet* di fiori di loto sia su quelle dei *nomoi* di Bouto, Heracleopolis Magna, Mendes, Pelusium, Canopus, il che denuncia, come coglie bene B. il fatto che era estremamente popolare nel territorio.

Seguono le analisi dei tipi delle altre divinità citate precedentemente. Di Nilo, cui B. ha dedicato un articolo apparso nel medesimo 1999<sup>7</sup>, viene messo in luce il ruolo sacro tenuto in epoca faraonica come elemento determinante della prosperità e dell'abbondanza agricola del paese, donde ha origine l'assimilazione a divinità tipica del mondo ellenistico-romano. I tipi monetari del dio-fiume consistono in Nilo e l'imperatore stanti, nel busto di Nilo, nel caratteristico Nilo allungato a terra con la visione del nilometro e nel tema di Nilo ed Euthènia, sua sposa. Giustamente B. fa giustizia del tentativo della Bonneau di trovare una correlazione fra le immagini di

Nilo sulle monete alessandrine e le piene favorevoli del fiume stesso<sup>8</sup>; è evidente infatti che Nilo rappresenta uno stereotipo della serie, slegato da ogni riferimento all'attualità.

Di Euthènia viene valorizzato il carattere autenticamente alessandrino, tipico caso di sincretismo religioso egiziano e romano. La dea, personificazione dell'abbondanza, si presenta in piedi o nel busto, ma appare anche nella veste di patrona dei naviganti alla fine del regno di Antonino Pio, forse in memoria del restauro del faro di Alessandria deciso dall'imperatore nell'anno ottavo del suo regno; e si dota allora, oltre che delle rituali spighe di grano, anche di un timone a mano, il che fa pensare che si tratti di una Tyche-Euthènia.

Di Canopo, o meglio del vaso Osiris-Canopo, materializzazione del dio Osiris nei suoi rapporti con l'acqua del fiume, si ricorda l'origine confusa e si delineano i tipi rappresentativi che vanno da Canopo solo ai due Canopi, a Canopo solo o in coppia associato con altri elementi. Di Agathodaimon, serpente simboleggiante il buon genio si sottolinea l'introduzione di epoca neroniana collegata con la propaganda positiva dell'imperatore giulio-claudio; e si segue l'evoluzione tipologica e la trasformazione in raffigurazioni più elaborate (da «semplice» serpente a serpente a cavallo con Domiziano, a coppia di serpenti in varia esibizione, a sincretismo con Sérapis...). Uraeus, serpente femmina associato in alcune occasioni con il precedente, appare sempre con Nerone e viene utilizzato nella serie per circa un secolo e mezzo.

Hermanubis è l'ultima divinità presa in esame da B. Sulle monete il dio che riunisce Anubis ed Hermes, essendo originario di Cynopolis come la sua prima metà, compare soventemente accompagnato da un cane; obbedendo alla sua seconda metà, inoltre brandisce o comunque offre spazio al caduceo. Può essere rappresentato in piedi o nel busto, ma si conosce anche il tipo del tempio di Hermanubis, coniato per la prima volta all'epoca di Traiano.

Che dire infine? Che questo volume è utile e valido e che la sua lettura sarà indispensabile per tutti gli studiosi che si occupano di tipologia alessandrina.

Prof. Adriano Savio, Milano

6 Iside. Il mito, il mistero, la magia, a cura di E. Arslan (Milano 1997).

7 Le Nil, du concept pharaonique au fleuve personnalisé, Cahiers Numismatiques 36/142, 1999, pp. 3-9.

8 D. Bonneau, Le Fisc et le Nil (Paris 1971), pp. 221-258.

*Daniel Schmutz*, Der Münzschatzfund vom «Schellenberger Wald», vergraben nach 1460. In: Jahrbuch des Historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein 99, 2000, S. 37–138.

In den Jahren 1930 und 1931 kam etwa 500 m nordöstlich der Ruine Alt-Schellenberg (Gemeinde Ruggell, Fürstentum Liechtenstein) eine grössere Anzahl spätmittelalterlicher Fundmünzen zutage. Die Masse davon wurde alsbald durch Karl Kittelberger publiziert (Der Schellenberger Münzfund. In: Jahrbuch des Historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein 31, 1931, S. 113–150). Obschon Kittelbergers Aufsatz eine brauchbare Bestandsaufnahme darstellt, erfüllt die nun vorliegende Neuedition von Daniel Schmutz (Bernisches Historisches Museum, Münzkabinett) ein dringendes Desiderat. Denn ein relevanter Bestandteil des Schellenberger Fundes wurde erst nachträglich bekannt (vgl. die Liste in: Hans Krusy, Gegenstempel auf Münzen des Spätmittelalters. Frankfurt a. M.: 1974, S. 377 f.); zudem konnte D. Schmutz im Zuge der aktuellen Bearbeitung offensichtliche Fehlbestimmungen korrigieren und einige schlecht erhaltene, daher bislang als unbestimmbar ausgeschiedene Münzen berücksichtigen. Auch erwies sich die herkömmliche Datierung des Schellenberger Fundes in die Zeit des Schweizer- bzw. Schwabenkrieges als unzutreffend; der Vergrabungszeitpunkt liegt kurz nach 1460.

Mit einem Gesamtumfang von 611 Münzen ist der Schellenberger Schatzfund der grösste und bedeutendste Münzfund aus dem Alpenrheintal und präsentiert sich als Sammel Fund von aussergewöhnlicher zeitlicher, geographischer und wertmässiger Heterogenität: Der Akzent liegt auf Italien, das etwa ein Drittel der Münzen stellt (voran Mailänder Pegioni), welche nahezu die Hälfte des Gesamtwertes ausmachten. Mit je einem knappen Fünftel folgen der Bodenseeraum und Tirol (voran Sigismundskreuzer), wobei es sich bei den Münzen des Bodenseeraumes hauptsächlich um Pfennige handelt, die nur unwesentlich zum Wert des Hortes beitragen; sie belegen die Bedeutung des Riedlinger Münzbundes (1423) für die Ebene des alltäglichen Kleingeldumlaufes. Besondere

Aufmerksamkeit wird den 72 Böhmisches Groschen gewidmet, von denen 66 gegenstempelt sind. D. Schmutz ermittelt die Reihenfolge mehrfacher Gegenstempelungen und kann so Augsburg als «Einfallstor» dieser Münzsorte nach Südwestdeutschland namhaft machen. Ferner stellt nur noch die Stadt Zürich mit 30 Münzen (voran Plapparte) einen bemerkenswerten Anteil; die übrige Deutschschweiz und das fernere Deutschland (mit Ausnahme der Rheinlande und der Pfalz) sind nur noch marginal vertreten.

Diese Andeutungen zeigen, dass die vorliegende Analyse des Schellenberger Fundes bedeutsame Tendenzen in den Geldbewegungen des 15. Jahrhunderts aufweist; zum Vergleich wird noch der etwas ältere Schatzfund von Osterfingen SH herangezogen. Indes sind die Ergebnisse vorerst bloss als Annäherungen zu betrachten; für eine präzise Aufschlüsselung des Münzumlaufes vergangener Zeiten reicht unser empirisches Material noch lange nicht hin. Umso wichtiger ist es, Neufunde sorgfältig zu registrieren und – wie hier geschehen – bekannte Komplexe von herausragender Wertigkeit kritischen Überprüfungen zu unterziehen. Mit D. Schmutz' Neuedition liegt jetzt eine Publikation des Schellenberger Münzfundes vor, welche alle aktuellen Standards glänzend erfüllt: Der Katalog ist nach den international anerkannten Richtlinien des Inventars der Fundmünzen der Schweiz angelegt. Sämtliche Münzen finden sich in guter Qualität reproduziert und ansprechend montiert: So sind einige der Böhmisches Groschen nicht gemäss ihrer Hauptbildachse orientiert, sondern so wiedergegeben, dass die Gegenstempel optimal erkannt werden können. Der begleitende Aufsatz stellt alle noch verfügbaren Informationen über die Fundumstände zusammen und wagt eine vorsichtige und ausgewogene Interpretation des Gesamtbefundes.

Das Jahrbuch des Historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein kann bezogen werden bei der Geschäftsstelle des Historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein, Postfach 626, Messinastrasse 5, FL-9495 Triesen.

Harald Rainer Derschka, Konstanz